

Métissage, Créolisation, Latinité

Edouard Glissant

Académie de la latinité

Rio de Janeiro, mars 2001

Il y a bien des années, c'était au tournant des années 1950-1960, j'eus l'occasion de représenter la Société africaine de Culture, dont le siège était paradoxalement à Paris et qui était dirigée par le regretté M. Diop. Un colloque sur les musiques africaines dans une grande ville de l'Afrique anglophone -je présidais donc la séance inaugurale de ce colloque et j'ai donné la parole à un éminent spécialiste du pays hôte, lequel entreprit de traiter de la musique de sa nation. Il décrivit soigneusement les divers types d'instruments musicaux de l'endroit, à cordes, à vent, à percussion, etc. Puis les différents types d'orchestres, à un, deux, trois ou plusieurs musiciens, puis les différentes occasions où la musique intervenait: Naissances, initiations, fêtes populaires, cérémonies funéraires, etc., après quoi il quitta la tribune. Les représentants des pays d'Afrique Francophone, présent dans la salle, Sénégal, Côte-d'Ivoire, Mali, Gabon, etc. entreprirent de protester bruyamment. Et l'âme de la musique africaine? Le souffle? La sensualité? La spiritualité? Le rythme? L'orateur reprit la parole: "J'ai étudié les instruments, dit-il, les orchestres, les occasions. J'ai tout dit!"

Ce fut alors à moi, pauvre antillais, perdu dans ce vacarme, et profitant des prérogatives de ma fonction de président de tâcher d'apaiser le tumulte. Je fis remarquer que nous n'avions pas à éviter des craintes de méthodologie générale et des orientations divergentes des cultures française et anglaise et que nous devons peut-être partir d'autres points de réflexion et de diffraction qui nous seraient propres.

Si je raconte cette anecdote, c'est parce que je veux aborder le propos d'aujourd'hui, du point de vue de ceux qui ont jusqu'ici peuplé la face cachée de la terre et du point de vue de ce que l'Occident a exporté chez eux, dont je vais parler plus tard, par exemple, des pensées du système et des systèmes de pensée en Occident. Je ne voudrais pas dire qu'il n'y a que cela, mais je voudrais dire, il n'y a que cela que l'Occident a exporté sur le monde. L'Occident n'a pas exporté dans le monde ses mystiques, ses subversifs, les poètes cathares, il a fallu que Raymond, par exemple, personnellement, je le découvre moi-même. Mais on m'a enseigné tout de suite l'idéalisme, l'empirisme, le rationalisme, la dialectique hégélienne, le marxisme, le socialisme, tous les systèmes de pensée, le positivisme comtien, tous ces systèmes de pensée ont été exportés sur le monde et l'Occident apparaît ainsi comme monolithique, ce qu'il n'est pas. Il y a en Occident tellement de subversions de la pensée qui ne sont pas rendues publiques dans le reste du monde, et c'est de ce point de vue que je vais parler; la discussion entre empirisme et rationalisme, en Occident ne m'intéresse pas tellement, ce qui m'intéresse c'est la manière dont ça a été projeté sur le reste du monde. Il ne reste pas moins que cet incident mettait en lumière une tendance des cultures, disons de la latinité, une propension à l'idée générale opposée, en l'occurrence, au pragmatisme des cultures du Nord de l'Europe.

L'idée générale qui vise à surprendre les secrets de l'être, et qui n'échappe pas toujours, avouons-le, aux excès de la généralisation. C'est le moment de remarquer en forme de lieu commun que les cultures établies autour de la Méditerranée ont le plus souvent obéi à ce double mouvement apparemment contradictoire, une extrême diversité de l'existant et une puissante poussée vers une unité transfigurante. La Grèce pré-socratique au temps des philosophes grecques, je peux en parler puisque ma formation à l'école m'a amené à apprendre le latin et le grec.

La Grèce pre-socratique, au temps des philosophes poètes dès Pythagore est étonnement créolisante. Elle mêle les liens asiatiques et les cultures du Nord - mais elle cherche déjà le principe de toute chose et en quelque sort, l'universel de l'être. Cette volonté d'établir une vérité indubitable nous la retrouvons sous une autre forme, à la fois politique et existentielle, dans le rationalisme. Tout cela, ce sont des idées, des lieux communs.

En vérité, la Méditerranée est une mer qui concentre, qui essaie de rallier la diversité à l'unité et ce n'est pas par hasard, autre lieu commun, que les trois plus grandes religions monothéistes du monde apparaissent sous les ombrages de ces champs d'oliviers et dans la solitude mystique de ces déserts. A cette poussée souveraine de l'être, j'oppose parfois la réalité actuelle de la Mer Caraïbe qui ne concentre pas mais qui diffracte, qui est un lieu de changement, de passage, une préface au continent américain. Cette réalité que je nomme et qui est les archipels, préfigure le mouvement de transformation de notre monde actuel. Je ne suis pas sûr que le monde s'américanise, mais je prétends que le monde « s'archipellise », et que le monde entier à l'heure actuelle se créolise et c'est autour de cette vue, de cette intuition du monde que je voudrais bâtir les quelques réflexions que je vais vous proposer.

Ce monde, en fait, que je dis être un « Tout-monde », oppose, nous le savons, la masse inextricable de ses composantes furieuses, mortelles, intolérantes, et quelquefois stériles à l'ancienne poussée de l'universel conçu comme valeur de sublimation et vocation de l'être.

Les somptueux systèmes de pensées de l'Occident, qu'on pourrait dire continentaux, et j'emploie ici le mot continental dans un autre sens qu'hier dans les interventions d'un orateur, ces somptueux systèmes de pensées continentaux, puissants, pesants, systématiques, féconds, sont désormais impuissants à pénétrer la complexité qui est la réalité du monde contemporain. En ce qui concerne notre séminaire, si nous voulons que la latinité, qui ne l'oublions pas, a contribué à la colonisation dévastatrice du monde et qui a par elle-même oeuvré à la réalisation de la totalité du monde, si nous voulons que la latinité continue à participer à la recherche d'une supra vérité qui considère les diversités et les convergences, je crois qu'elle se devrait d'être à nouveau archipellique comme au temps des pre-socratiques et qu'elle renonce aux suffisances d'une pensée continentale, c'est-à-dire, d'une pensée de système, ou d'un système de pensée. La pensée continentale est univoque, volontiers totalitaire, la pensée archipellique est frémissante, volontiers ambiguë et fragile, c'est une poétique, comme à nouveau au temps des pré-socratiques. Poétique accordée par-là, au frémissement, à l'ambiguïté alliée à la fragilité de notre monde.

Autour de ce point de vue, je voudrais improviser pour vous peut-être de manière un peu folle des notes que j'ai prises hier sur la dernière page de « La Latinité à la recherche de l'Universel » en écoutant les autres intervenants, notes autour desquelles je vais improviser ce que je crois être une poétique du monde contemporain.

Je suis frappé que quand on parle de littérature aujourd'hui on commence toujours par se référer au roman. Le roman est une construction du monde Occidental, je sais bien qu'il y a de grands romans épiques chinois, il y a de grands romans japonais, etc. mais la théorie du roman est une construction du monde. Je crois que dans cette communauté

nouvelle qui se présente à nous, il n'y est plus seulement la communauté d'une nation ou d'une culture mais la communauté « monde », et à nouveau les forces de la poésie sont en oeuvre comme au début des commencements des communautés, tous les débuts et tous les commencements des communautés de l'histoire de l'humanité sont poétiques. C'est par conséquent une poétique que j'essaierai d'esquisser devant vous. C'est une poétique que j'ai développée en beaucoup d'ouvrages et que je répète à chacune de mes interventions, mais contrairement à la logique des rhétoriques Occidentales, je crois que la répétition est une des voix majeures de la connaissance dans notre monde d'aujourd'hui. Il faut répéter, et répéter. Qu'est-ce que c'est que ce Tout-monde? J'ai dit qu'il se créolise, et qu'est-ce qu'est la créolisation?

La créolisation est, bien sûr, le métissage, mais le métissage qui produit un résultat imprévisible et imprévu. On peut prévoir le résultat du métissage en particulier en science, n'est-ce pas? Deux petits points blancs, un petit point noir, deux petits points de génération en génération, on peut prévoir. La créolisation, c'est le métissage dont on ne peut pas prévoir le résultat, par exemple il était imprévisible que dépouillant des populations entières et les mettant dans des conditions d'animalité pendant des lustres et des siècles, ces populations aux Antilles alors qu'on s'adresse à eux dans une espèce de sabir qu'on appelle un petit-nègre, cette population a eu la force, le génie de partir de là, de créer une langue qui s'appelle la langue créole en Haïti, en Martinique, en Guadeloupe, en Guyane.

Et la créolisation, mélange, choc, attraction, répulsion de cultures et contacts des cultures sont produits dans l'imprévisible. Quelles sont les conditions visibles dans notre poétique d'une telle créolisation? Et qu'est-ce qui caractérise une créolisation dans notre monde moderne, par rapport, par exemple, à la créolisation qui a eu lieu au moment où est apparue une population gallo-romaine, c'était une forme de créolisation, qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui de différent?

Premièrement la vitesse foudroyante avec laquelle cette créolisation se propose à nos consciences. Il n'y a plus de laps de temps, il n'y a plus ces centaines d'années qui séparent la pure latinité de la francité. Non, il y a une vitesse foudroyante ! Par exemple l'appétit de boire du Coca-Cola ou de manger des hamburgers, s'impose à une vitesse foudroyante à des populations démunies, n'est-ce pas? Et cette vitesse foudroyante avec laquelle nous prenons conscience de la créolisation s'accompagne de cette précipitation des temps historiques, qui fait que nos temps se multiplient aujourd'hui, tout en étant contemporains. Et par conséquent cette créolisation nous change complètement sans même que nous en ayons conscience et nous introduit à ce Tout-monde, à ce monde qui est aujourd'hui le nôtre. Je suis d'accord qu'on peut essayer de réduire ce Tout-monde à travers la technisation et d'autre part au nom de l'humanisme, mais je crois que c'est dérisoire. Je crois que ça c'est notre manière à nous de nous rassurer en essayant de catégoriser ce Tout-monde. Ce qui caractérise ce Tout-monde c'est un chaos, je l'appelle aussi Chaos-monde, pas parce que c'est un désordre, le chaos n'est pas le désordre, mais parce que ce qui caractérise le chaos c'est l'imprévisible, c'est qu'on ne peut pas prédire, qu'on ne peut pas prévoir. Et ce Tout-monde il se manifeste dans l'inextricable des différences, qui se co-accordent dans la réalité, il est inextricable et cela est une condition nouvelle de ce que vous appelez l'humanisme.

L'humanisme est une tendance à aller vers la lumière, la clarté, et je prétends dans ma poétique et dans la poétique que je crois accorder à cette situation de Tout-monde que la transparence est une des formes de la tyrannie, ce que nous verrons tout à l'heure. Et que l'opacité n'est pas une forme de la barbarie. Dans d'autres poétiques des peuples qui jusqu'ici ont peuplé la face cachée de la terre, deux conclusions se posent à nous, toutes deux difficiles : la nécessité de renoncer à toute idéologie possible et de renoncer à tout plan quinquennal ; la nécessité de consentir à l'imprévisible du monde et d'avoir à nous changer nous-mêmes tout en demeurant fidèles à nous-mêmes. Et j'ai exposé sur ce plan une théorie de l'identité rizhone en empruntant l'image à Deleuze et à Guattari où

l'identité- relation est opposée à une théorie de l'identité racine unique et il me semble qu'en Occident on a développé de manière tellement belle, tellement somptueuse les fécondités de la théorie de l'identité racine unique. Mais nous pouvons développer de manière aussi belle et aussi somptueuse les possibilités de l'identité rizhone.

C'est un point de suspension en l'air! C'est une identité enracinée mais cette racine ne tue plus autour d'elle. Cette racine va à la rencontre des autres racines. Je voudrais citer un cas. Je faisais des interventions dans la banlieue parisienne pour les populations antillaises et une jeune fille me disait: "Nous ne savons plus ce que nous sommes. Les Français nous rejettent et disent que nous ne sommes pas pareils à eux et quand nous allons aux Antilles ou à la Martinique on nous rejette aussi, on nous dit que nous sommes des français, alors qu'est-ce que nous sommes ? Nous sommes laminés par cela" Et je lui disais, je lui répondais : « Vous êtes quelque chose de tellement nouveau que personne ne peut le comprendre, vous êtes des antillais du XXème siècle. Vous êtes au-delà des catégories que l'on définit ordinairement ».

Cela se répète partout dans le monde. Un professeur au Québec dans une réunion dit: "Je suis né en Turquie, j'ai fait mes études en France, ma femme est italienne, mes enfants sont nés en Australie, l'aîné fait des études à New York, l'autre fait des études à Montréal, qu'est-ce que je suis?" Je lui ai dit: "Vous êtes ce que vous décrivez, c'est à dire quelque chose, une réalité en avance sur les pesanteurs du monde, qui est déjà dans le mouvement de transformation du monde. Et je crois que nous devons consentir à ceci, si nous voulons combattre la mondialisation, qui est la standardisation, la banalisation par le bas du monde nous devons avoir une *poétique de la mondialité*. Ce n'est par une poétique de la mondialité que nous combattons efficacement la mondialisation, ce n'est pas par un renfermement frileux, et craintif et gémissant sur nos propres ressources tribales ou nationales. La mondialisation est ce qui nous est imposé à tous. J'habite les Etats-Unis depuis dix ans, je ne suis pas sûr que le capitalisme américain ne soit pas fragile. On n'est pas sûr que demain il n'aura pas un collapsus, et bâtir toute notre poétique par rapport à une opposition de fond, par exemple, au capitalisme américain me paraît un peu court.

Il faut penser le monde d'une autre manière. La poétique de la mondialité est ce que nous devons tous choisir comme mode de résistance aux banalisations, aux standardisations de la mondialisation. Cette poétique de la mondialité, c'est ensemble qu'il faut la bâtir. On ne peut pas se renfermer sur l'africanité ou la latinité ou la francité. Il faut entrer tous ensemble et de manière égale dans la poétique de la mondialité, le partage des langues. J'écrivais: «J'écris en présence de toutes les langues du monde, même si je n'en connais aucune. Elles participent toutes de mon écriture, et parce que c'est dans ma langue, qui est en l'occurrence la langue française, je peux la bousculer, la violer, être machiste avec elle, la torturer des toutes les manières, c'est ma manière de la respecter et de la faire avancer». Il n'y a pas de respect emblématique et solennel des langues. On ne sauvera pas une langue sans sauver toutes les langues. Et je ne crois pas, pour ma part, dans la poétique qui est mienne, je ne crois pas à la puissance définitive et invétérée d'une langue dominante au monde qui serait la langue anglo-américaine. Je dis que si l'anglo-américain en tant que sabir s'étend sur le monde entier, la première langue qui en sera victime ne sera pas la langue française, ou la langue créole ou la langue italienne ou la langue brésilienne, ça sera la langue anglaise, c'est la langue anglaise qui mourra d'avoir enfanté un sabir anglo-américain. Et les langues il faut toutes les protéger en même temps contre ce genre de calamité.

Et dans cette poétique de la mondialité, il nous faut renoncer aux systèmes de pensée. Si la latinité doit être un renouvellement des systèmes de pensée, je crois qu'elle va mourir. La latinité doit être la participation et l'entrée dans la mondialité de tous les peuples de la latinité avec la notion de la dialectique des lieux. Cela veut dire que mon lieu est incontournable, je ne suis pas en suspension dans l'air. Les Brésiliens, ils ont le Brésil, je suis de la Martinique, le lieu est incontournable, mais le lieu est incontournable

en deux sens. Cela veut dire que je ne peux pas m'en passer, mais cela veut dire aussi que je ne peux pas en faire le tour parce que ses bordures sont infinies, parce que le lieu il nous faut l'ouvrir au monde, sinon nous périssons. Le lieu il faut le partager, le lieu n'est plus un, nous devons cesser de considérer le lieu comme un territoire, nous devons le considérer comme une terre qu'on partage. Dans mon pays, quand on dit de l'Antillais ou de l'Africain qui se laisse aller volontiers sans réflexion à des cérémonies de culture un peu passives, on dit que c'est un nègre greco-latin qui vit la latinité de manière passive et que la réflexion est de manière passive. J'espère que des peuples latins empêchent toute projection autoritaire, impérative, d'une culture sur le monde; la culture des peuples latins doit être une culture de participation. Il ne faut pas essayer à nouveau de régir le monde subrepticement, après l'avoir régi ouvertement.

Dans ce sens les peuples de la latinité doivent consentir à ce que dans le panorama actuel du monde il y a deux sortes de culture, selon moi, et selon notre poétique. Il y a des cultures ataviques qui sont des cultures qui ont produit une genèse, c'est à dire, un mythe de la création du monde. C'est un avantage extraordinaire de tutoyer son Dieu, d'avoir des dialogues avec lui. C'est l'avantage des peuples ataviques, les peuples ataviques sont les peuples d'Europe autour du bassin de la méditerranée, ce sont des peuples Amérindiens, ce sont les peuples de l'Afrique noire qui ont tous construit des genèses. Et puis il y a les peuples composites qui n'ont pas conçu des genèses, qui ont peut-être adopté les genèses venues d'ailleurs. Pour nous, Antillais, notre genèse est le ventre du bateau négrier dans lequel on nous a transportés d'Afrique en Amérique. Nous n'avons pas conçu de genèse. Et cette différence est importante parce qu'elle fait la démarcation entre les peuples qui sont sûrs de leur propriété sur une terre et de leur droit à élargir les dimensions de cette terre, c'est à dire à coloniser le reste du monde, ce sont les peuples ataviques, les peuples composites ne peuvent pas avoir ce genre de prétention. Mais je crois que notre poétique serait extrêmement clarifiée si nous commençons à penser au problème du monde et de la poétique du monde de ce point de vue. Autrement dit, si nous partageons le lieu commun. Pour moi le lieu commun, ce n'est plus l'évidence absurde, la tautologie, la parole inutile, le lieu commun, c'est le lieu ou une pensée du monde rencontre une pensée du monde, et ça nous devons le partager tous. Je pense que les peuples de la latinité ont une fonction importante dans cette poétique nouvelle à condition qu'ils renoncent à l'ancienne idée de la régie universelle. Là où les histoires des peuples du monde, avec un petit h, se rencontrent et non l'Histoire avec un grand H, l'histoire avec ses philosophies de l'histoire, avec ses conceptions de l'histoire. Nous sommes tous dans l'inattendu et l'imprévisible du monde.

Pour terminer, il y a un point important que nous devrions partager, c'est l'appétit de la lumière et de la transparence, mais aussi l'appétit de l'ombre et de l'opacité. Toute poétique est une poétique de l'opaque. L'opacité ce n'est pas l'apartheid, ce n'est pas mettre quelqu'un à part et dire: ça c'est votre problème! Je réclame pour tous le droit à l'opacité, c'est-à-dire que je n'ai pas besoin de comprendre une culture, ou une personne, pour vivre avec cette personne, pour l'aimer et pour travailler avec. Comprendre, c'est prendre avec soi au risque d'étouffer, c'est réduire l'autre à la lumière de son modèle. Je réclame pour tous le droit à l'opacité! Il peut y avoir quelque chose en moi que vous ne comprenez pas. Mais nous travaillons ensemble, il peut y avoir des choses que je ne comprends pas, mais nous nous aimons quand même. Et ce droit à l'opacité me fournit l'occasion de la fin de ce discours. J'ai sacrifié sur les hôtels de l'obscur comme Pythagore, j'ai consacré mon modeste sanctuaire aussi à l'idée générale sans ignorer le pragmatisme des situations particulières. C'est peut être notre manière à nous gens d'ici, parleurs intrépides, de consentir à la réalité souffrante et frémissante des peuples du monde.